

MORT D'UN JOURNAL SCOLAIRE

Claudine GUINDE

Jour de rentrée. Je retrouve en 4^e des élèves à qui j'enseigne le Français et l'Anglais depuis la classe de 6^e, plus quelques nouveaux.

Le contact s'établit donc avec une certaine facilité, et tout naturellement la conversation s'engage sur le travail de l'an passé :

— *On ne veut plus écrire de textes libres!*

— *Ni faire de journal!*

— *On ne veut pas faire de correspondance!* déclarent ensemble plusieurs élèves, sur un ton ferme, l'œil animé. J'étais loin de m'attendre à une telle réaction et je l'interprète immédiatement comme une révolte, révolte contre la pédagogie que j'essaie depuis la 6^e, révolte contre moi aussi.

Ma déception doit se lire sur mon visage ; le silence tombe. La meilleure élève de la classe, la plus épanouie dans tous les domaines, celle qui écrit de très beaux textes et qui a toujours beaucoup d'enthousiasme, celle qui s'applique à conserver la bonne entente et l'amitié entre tous, elle aussi, se déclare contre le texte libre.

Et quand certains proposent de faire des « rédactions », elle fronce le nez ; non, elle ne veut pas abandonner le texte libre, et pourtant... C'est à travers elle que je ressens profondément le malaise qui règne dans la classe.

Ils n'ont pas « vraiment » envie de laisser tomber l'expression libre, alors que se passe-t-il ?

Octobre 1970. Trois semaines se sont écoulées. Ils m'ont apporté des textes, des textes impersonnels, pauvres, peu nombreux. Ils sont lus en classe, quelques-uns sont choisis ; on leur cherche des prolongements. La classe vit sans enthousiasme, l'atmosphère est morne, et, lasse d'attendre, je suis morne aussi.

Et puis un jour, la vie renaît ; celle qui écrit de très beaux textes, la fille la plus épanouie de la classe, m'apporte un poème d'amour sincère et discret. Il est choisi. Chacun aimerait l'avoir dans son classeur. Je propose donc de le photocopier.

— *Oui, mais on ne fait pas de journal!*

Devant leur insistance, j'accepte l'idée d'abandonner le journal. Ils ont l'air soulagé.

Les textes alors se font plus nombreux, le thème de l'amour est repris, un débat décidé, la classe démarre mi-octobre, enfin. Quelques jours plus tard, un groupe d'élèves vient me trouver :

— *Avec les textes libres, on n'est pas libre d'écrire ce qu'on veut.*

L'an passé, en effet, un texte collectif né d'un débat sur la Jeunesse devait figurer dans le journal ; il m'avait valu une convocation au bureau du directeur :

... « *Etre jeune c'est désirer connaître l'amour... c'est refuser d'être commandé dans son travail à la maison, surveillé dans ses sorties, dans sa liberté d'action* »...



Photo Dubroca

une leçon de morale :
« *Que vont penser les parents ? Comment vont-ils interpréter ces phrases ?* »...
Bref, on attendait de moi que je condamne, au nom de « la morale » des adultes, les idées exprimées sagement par mes jeunes élèves de 5^e.
Le texte a été imprimé tout de même.

D'autres textes, parlant en particulier de la vie au CEG, ont été « censurés » ; les élèves ont subi maintes tracasseries : petites humiliations devant les autres...

(De tout ceci je n'ai pas été témoin, ayant été absente le 3^e trimestre pour congé de maternité). Les élèves ont pris conscience de la contradiction qui existe entre la pédagogie que j'ai adoptée et le climat du CEG, dégradé par les conditions matérielles.
Le journal est mort.

Les textes choisis sont photocopiés et chacun les garde jalousement dans son classeur. La méfiance est née, imperceptible mais vigilante.

Le journal est mort, mais l'expression libre revit : les textes sont de plus en plus riches, personnels et nombreux ; presque tous les élèves s'expriment dans les débats où chacun découvre un peu plus profondément les autres, les poèmes d'auteurs sont accompagnés de musique, de bruitages, on récite à plusieurs...

Je n'ai pas reparlé du journal. Peut-être un jour auront-ils envie de faire éclater les limites de la classe et celles du CEG ?

Claudine GUINDE
CEG, Les Pieux - 50